

## L'OISEAU MERVEILLEUX

Certain jour, dans certain pays, se montra certain oiseau au plumage si beau, au chant si doux que jamais rien de pareil ne s'était vu, ni entendu ; non, car le plumage de cet oiseau semblait fait d'or, d'argent, de fleurs, de pierreries, et cet oiseau chantait d'une ravissante voix, la chanson que voici : " Je suis l'oiseau merveilleux. Je viens du pays des rêves magnifiques, d'un pays du ciel, d'un pays où jamais l'on ne pleure, où jamais l'on est tourmenté par les maladies, par les chagrins, ni même menacé par la mort ; d'un pays enfin où il n'y a que félicité de toutes sortes.

" L'homme qui pourrait me prendre posséderait le plus grand trésor ; il serait sur la terre comme s'il était au ciel, toujours bien portant, exempt d'ennuis : les plaisirs le chercheraient, l'or pleuvrait dans ses mains, la joie habiterait son cœur : il n'aurait rien à envier aux anges du paradis, ni à Dieu lui-même.

" Je suis l'oiseau merveilleux. Je viens du pays des rêves magnifiques..."

Chacun se disait : " Oh ! si je pouvais donc prendre cet oiseau ! "

Et chacun se mit à tâcher de le prendre.

Ce fut une véritable chasse à cet oiseau, qui semblait facile à saisir, et dont cependant aucun ne pouvait s'emparer.

L'oiseau se faisait comme un jeu de ces poursuites, tout en répétant sa chanson. Il se promenait pour ainsi dire entre ses poursuivants ; échappant à l'un d'un coup d'aile, glissant dans la main de l'autre ; passant entre les jambes de celui-ci, sautant par dessus la tête de celui-là.

Et tous le suivaient, allant, venant, courant, se poussant, se bousculant, se battant même, se prenant aux cheveux, se trainant dans la boue ; le sang coulait ; ils criaient, se jetaient des insultes...

Et pendant ce temps l'oiseau redisait d'une voix toujours aussi douce, aussi ravissante :

" Je suis l'oiseau merveilleux. Je viens du pays des rêves magnifiques. L'homme qui me prendrait posséderait le plus grand trésor. "

Et ils recommençaient à poursuivre l'oiseau, mais toujours l'oiseau leur échappait. Et ils furent ainsi emmenés loin, bien loin, par l'oiseau.

Enfin fatigués, essouffés, ils revinrent sur leurs pas. En route encore, ils se disputèrent, s'accablèrent de reproches, chacun rejetant sur l'autre sa non réussite en la capture de l'oiseau merveilleux.

Or comme ils passaient dépités, malheureux, devant une des maisons du pays, ils aperçurent assis sur le seuil, un pauvre homme qui, le regard tranquille, le front calme, caressait de sa main droite un passereau familier posé sur sa main gauche. Le passereau pépiait, battait légèrement des ailes, et avançait son petit bec pour baiser les lèvres du maître.

" Eh bien ! leur dit l'homme, vous n'avez pas pris l'oiseau merveilleux.

— Non, répondirent-ils.

— Je ne m'en étonne pas, leur dit encore l'homme, puisque c'est moi qui l'ai.

— Montre-nous-le donc.

— Eh ! ne le voyez-vous pas là, sur ma main ?

— Là ! firent les hommes. Quoi ! cet oiseau qui est sur ta main !... c'est un passereau des toits, que tu as pris jeune au nid et que tu as apprivoisé.

— Je vous dis, moi, reprit l'homme, que c'est l'oiseau merveilleux. Voyez comme son plumage est beau : ne le dirait-on pas fait d'or, d'argent, de fleurs et de pierreries ? "

Et comme en ce moment, le passereau pépia, l'homme ajouta : " N'entendez-vous pas sa voix ravissante ? écoutez : " Je suis l'oiseau merveilleux. Je viens du pays des rêves magnifiques. L'homme qui m'a su prendre possède le plus grand trésor. N'est-ce pas là ce qu'il chante ? "

Alors les hommes firent tous ensemble de gros éclats de rire, et poursuivirent leur chemin, en se disant : " Celui-là est fou qui croit avoir pris l'oiseau merveilleux "

## DEVINETTE



— Où est donc celui que nous poursuivons ?

## UNE AUTRE PISTE



Toto (qui a eu juste le temps de fermer la porte du garde-manger). — Maman, je te conseille fortement d'entrer pour voir si le chat n'a pas touché à tes confitures. Ça me dit que oui.

Or, comme de retour en leur pays, ils parlèrent à un vieillard de la chasse vaine qu'ils avaient donnée à l'oiseau merveilleux, et de la folie de l'homme qui croyait posséder cet oiseau, tandis qu'il n'avait qu'un chétif et vu'gaire passereau, le vieillard leur dit :

" L'oiseau que vous avez poursuivi, avec tant de peine, nul homme ne peut le prendre et le garder sur la terre, car il est du ciel. Cet oiseau s'appelle le *Bonheur*. Vous avez été insensés de le pourchasser, croyant le saisir. L'homme sage, c'est celui dont vous vous êtes moqués : car n'ayant en vérité qu'un passereau, il s'est persuadé qu'il possède l'oiseau merveilleux ; et par cette croyance, il possède le grand trésor promis. Faites donc comme lui. N'allez pas, en vous jalousant, en vous déchirant les uns les autres pourchasser au loin l'oiseau merveilleux. Caressez l'oiseau familier, trouvez magnifique son plumage, ravissante sa chanson, et cela vous vaudra d'avoir pris l'oiseau magnifique, l'oiseau du ciel. "

Ainsi parla le vieillard ; mais les hommes dirent de lui ce qu'ils avaient dit de l'homme au passereau : " Il est fou ! " puisqu'il leur conseillait d'éblouir eux-mêmes leurs yeux, de tromper eux-mêmes leurs oreilles ; et ils auraient eu honte de faire ces choses qui cependant étaient sages.

Et leur dépit d'avoir manqué l'oiseau merveilleux ne faisant que s'accroître, ils restèrent profondément tourmentés ; tandis que l'homme au passereau, calme sous son pauvre toit, continua de caresser l'oiseau familier qu'il voyait magnifique, dont la voix le ravissait et dont la possession semblait lui procurer le grand trésor promis par cet oiseau merveilleux — qui en réalité s'appelle le *Bonheur*.

Georges BERNIER.

## UNE PREUVE A L'APPUI

Mme Fabien. — Depuis des années on remarque que l'intelligence se développe phénoménalement dans toutes les classes.

Célibataire. — C'est vrai. Le nombre des mariages a diminué très sensiblement.

## UN SPÉCIMEN

X. — Vous parlez de ceux qui ont réussi dans leurs affaires. Voici un homme — celui que je viens de saluer — qui a souvent laissé bien loin derrière lui des douzaines de gens qui ont joué des pieds et des mains pour le rejoindre.

XV. — Que fait-il ?

X. — Il est conducteur sur le tramway.

## PAS DE DIFFICULTÉ

Madame. — Vous me paraissez capable de me satisfaire comme servante. Mais avez-vous un amoureux ?

Brigitte. — Non, mais je peux en avoir un vite.

Ce qui fait, en tout genre, la valeur de l'individu, c'est le coefficient social. — F. BRUNETIERE.